

dans sa classe. Mais l'intérêt s'augmente, quand je commence une histoire : c'est le moment solennel où la discipline règne en souverain et celui-là perdrait sa popularité qui oserait troubler l'attention générale. Je vous épargnerai, messieurs, les détails plus ou moins dramatiques qui tiennent en suspens mon jeune auditoire ; je me contenterai de dire que ces histoires, dites en français, sont d'abord traduites oralement en anglais, puis, répétées en français et écrites en cette langue, pour la classe suivante. Par ce moyen, l'élève apprend, en même temps, à comprendre, à parler et à écrire la langue. Ces histoires ont aussi l'avantage de chasser l'ennui et la monotonie qui sont les ennemis du progrès et de réconcilier à la langue les élèves qui ne connaissent que l'aridité de la grammaire et des exercices.

Nous aurons beau faire, l'étude sérieuse sera toujours, pour l'élève, une coupe amère : sa courante imagination s'accoutumera difficilement à ce qui exige le travail et l'étude. Si on veut l'instruire, il faut l'intéresser, lui rendre aimable ce qui lui inspirait du dégoût et accoutumer peu à peu sa jeune intelligence à la calme réflexion du jugement. Aussi, le maître qui enseigne le mieux est généralement celui qui intéresse davantage.

Si j'osais en appeler à ma propre expérience, je dirais que la langue française n'est pas difficile à apprendre : j'ai eu l'exemple d'un grand nombre d'élèves qui, en moins d'une année, sont parvenus non-seulement à la comprendre, mais encore à la parler presque grammaticalement. Les succès plus ou moins rapides dépendent du temps que l'on y consacre, des occasions que l'on a de l'entendre, des efforts et des dispositions personnelles.

Mais lorsqu'on est parvenu à vaincre les premières difficultés et que l'intelligence peut fouiller dans les riches trésors de notre littérature, on est bien dédommagé alors du travail et des veilles.

La littérature française offre des célébrités dans tous les genres. La philosophie a produit les Descartes et les Pascal, génies sublimes qui forment à eux seuls une école ; Montesquieu qui, le premier, écrivit un code qui servit de modèle aux lois des nations. Le sardonique Montaigne a, par ses essais, élevé la littérature française, dans un siècle voisin de la barbarie. Quel nom, que celui de Corneille, qui introduisit en France la tragédie aussi brillante par la sublimité de ses pensées que par la beauté de son style ! Racine, qui suit être grand après un pareil maître ! Molière, l'inimitable Molière, créateur de la comédie française, qu'aucune langue étrangère n'a pu encore traduire ! Lafontaine, qui surpassa son modèle, en voulant l'imiter !

Que de noms célèbres se succèdent avec rapidité dans ce siècle de Louis XIV, si grand dans les annales de notre littérature ! A quel degré de sublimité, Bossuet n'a-t-il pas élevé l'éloquence de la chaire chrétienne ? La tribune française n'a-t-elle pas été illustrée, dès sa naissance, par la foudroyante éloquence de Mirabeau, météore brillant qui jeta un si vif éclat sur son passage ? Pourrais-je oublier l'auteur du Télémaque, l'Énéide, aussi sublime par son génie qu'il fut grand par ses vertus ?

Si nous cherchons dans l'histoire naturelle, nous y trouvons, en première ligne, Buffon, pour qui la nature entière fut comme un livre ouvert et qui égala nos plus grands écrivains par les richesses de son style ; puis, Cuvier, qui continua l'œuvre de son grand maître.

Je n'en finirais pas, si je voulais compter tous les noms immortels dont notre littérature est si fière.

La France n'est jamais veuve de célébrités : elle a toujours des grands hommes qui la consolent de ses pertes. Il lui reste encore, dans la philosophie et dans l'histoire, Cousin et Guizot ; dans la littérature, Villemain ; dans la poésie, Lamartine, Victor Hugo ; Béranger, le poète populaire, qui a su élever la chanson à la sublimité de l'épique. Noms immortels, autour desquels rayonnent d'autres gloires qui toutes versent leur tribut dans les trésors de notre littérature !

Quoique la langue française ait des beautés dans tous les genres, elle se distingue particulièrement dans le style épistolaire et surtout dans la conversation. Aussi, a-t-elle été adoptée presque par toutes les nations de l'Europe, malgré la beauté de leurs langues respectives. Si vous allez en Belgique, vous trouverez que le français y est toujours la langue nationale ; avancez dans les provinces rhénanes, et vous serez surpris de l'entendre parler même dans les rangs inférieurs de la société. Elle est aussi parlée dans les deux tiers de la Suisse. Pour celui qui voyage en Italie, le français lui sert encore de guide ; et je me rappelle que, pendant mon séjour dans cette belle contrée, je fus compris partout avec cette langue.

Si, du midi vous allez au nord, vous trouverez que, dans la capitale de la Russie, le français est en usage dans presque toutes les classes de la société. On dit même qu'il est parlé presque exclusivement à la cour de l'empereur.

Lorsqu'il y a quelques grandes réunions diplomatiques, où chaque nation est représentée par son ambassadeur, c'est le français qui est

adopté ; presque tous les traités qui nous restent furent écrits dans cette langue, témoins les traités de Vienne qui, au commencement de ce siècle, réglèrent l'équilibre européen.

En présence de tels faits, je vous le répète de nouveau, jeunes gens, étudiez la langue française autant pour la beauté de sa littérature que pour son utilité pratique. Mettez-vous de niveau avec la société à laquelle vous serez bientôt mêlés. Soyez prêts pour toutes les éventualités : car la mystérieuse Providence dispose de nous à son gré ; le lieu qui doit recevoir nos cendres est peut-être bien loin de celui qui nous a vu naître.

Qui m'eût dit que je serais aujourd'hui dans le Canada, attaché à cette université, et que la langue anglaise serait pour moi une nécessité ?

Les officiers et les soldats anglais mêlés, dernièrement, à une armée française, dans les plaines de la Crimée, avaient-ils prévu que ces deux grandes nations, rivales pendant des siècles, seraient réunies à l'ombre du même drapeau sur un champ de bataille ?

Attaché, autant par sympathie que par position, aux différentes branches de cette université, je ferai tous mes efforts pour rendre la langue française populaire, pour en simplifier l'étude et la mettre à la portée de toutes les intelligences. Pour obtenir ce but, je ne me repose pas sur mes propres forces, mais sur la bonne volonté, le travail et la sympathie des élèves qui me seront confiés.

M. le principal Dawson, appelé à son tour à prendre la parole, le fit dans les termes suivants :

J'avais, à dessein, demandé à être inscrit le dernier sur le programme de cette fête, m'attendant que les orateurs qui m'ont précédé traiteraient amplement le sujet qui nous occupe, et que j'aurais cette excuse du silence que je voulais garder. Je m'aperçois, en effet, qu'il reste bien peu de choses à dire. Qu'il me soit néanmoins permis de vous rappeler que nous inaugurons aujourd'hui une institution qui représente certaines grandes vérités en rapport avec l'éducation du peuple. L'établissement d'une école normale est la preuve que nous reconnaissons l'importance vitale d'une bonne éducation élémentaire, et que nous reconnaissons aussi la science de l'enseignement comme la base essentielle de tout succès en fait d'éducation. Sans cette science, toute loi d'éducation, toute dépense de deniers publics et tout perfectionnement possible dans les choses nécessaires à son fonctionnement, seraient frappés de nullité. Nous inaugurons une institution destinée à assurer à l'instituteur une connaissance suffisante des différentes branches de l'instruction élémentaire, et des meilleures méthodes d'enseignement, et, par-dessus tout, à lui donner ce noble enthousiasme pour le travail qui distingue les écoles où les unes sont enseignées et les autres, mises en pratique.

Il y a, dans l'histoire de cette école, certaines particularités dont on a fait peu de cas jusqu'aujourd'hui, mais qui n'ont pas laissé d'attirer mon attention, bien que je puisse me regarder comme à peu près étranger dans ce pays. Quelque temps après mon arrivée en Canada, dans l'automne de 1855, j'eus raison de me réjouir des avantages prochains qu'allait nous offrir la création d'écoles normales. Il existait, depuis quelque temps, une loi qui en autorisait la fondation, et le public intelligent exprimait son mécontentement de voir qu'on ne l'exécutait point. Les statuts de cette université renfermaient une disposition permettant à ses gouverneurs, d'y joindre une école normale. La nécessité d'une institution de ce genre était souvent débattue dans certains cercles et servait de thème aux discussions de la presse. Le bureau des examinateurs protestants s'était emparé de la question et l'agitait. Vous, monsieur, de votre côté, vous étiez à l'œuvre, et, par des preuves convaincantes, vous faisiez sentir au parlement toute l'importance que devait avoir une prompte action de sa part. Le gouvernement et, en particulier, M. Hon. M. Cartier, dont nous devons reconnaître et louer l'activité, en cette circonstance, se disposaient à seconder ce mouvement et à prendre l'initiative de mesures propres à en assurer le succès. Son Excellence, le gouverneur général, de son côté, avait signalé comme un vice de notre système d'éducation, le manque d'écoles normales, avait indiqué les difficultés que ce défaut faisait surgir, en même temps que les moyens d'y parer, et manifestait le vouloir de consacrer aux intérêts du peuple cette influence que donne la position de représentant de la royauté en Canada, position qu'il occupe avec tant de dignité et de sagesse. Sous ces circonstances et à l'aide de la forte impulsion qu'elle recevait du département de l'instruction publique, l'œuvre dut bientôt s'accomplir. Maintenant, c'est justice à rendre aux gouverneurs et aux officiers de cette université que de dire le dévouement avec lequel ils y ont travaillé, et j'ai la certitude que, sans les efforts qu'ils ont faits et les sacrifices qu'ils se sont imposés, la réunion actuelle n'aurait pas lieu aujourd'hui.

Il existe encore certaines autres particularités qui appellent l'attention. Nous commençons nos travaux avec un nombre inusité de jeunes personnes parmi nos élèves. Trente-cinq jeunes filles, la plupart desquelles sont devant nous, se sont fait inscrire, et nous n'avons encore que cinq jeunes hommes sur nos listes. Partout, en Amérique, les filles sont en majorité dans les écoles normales. Mais, dans le cas présent, le nombre en est plus grand que d'habitude, et cela est dû, je crois, au trop court intervalle laissé entre la date de l'avis et l'ouverture de l'école, et à la difficulté plus grande encore qu'ont les jeunes gens à se débarrasser de leurs emplois. Je ne regrette pourtant pas de voir cette disproportion : un des principaux objets que l'on se propose d'atteindre, au moyen de l'enseignement normal, c'est de faciliter au beau sexe l'accès d'une profes-